



HAL
open science

Préface

Marie-Christine Seguin

► **To cite this version:**

| Marie-Christine Seguin. Préface. Got Seif de Cuin / Que Dieu sauve la reine, 2000. hal-03581865

HAL Id: hal-03581865

<https://hal.science/hal-03581865>

Submitted on 27 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

David Nicolás Ruiz Puga

Got Seif de Cuin!

"Que Dieu sauve la Reine!"

**Préface et traduction de l'espagnol du Bélice et du créole anglais par Marie-
C. Seguin**

2000 Harmattan

Préface

Avec le roman de David Nicolás Ruiz Puga on entre dans l'Histoire d'un pays marginal au sein de l'Amérique Centrale méconnue. Dans cet isthme à part, du vaste continent latino-américain, le Bélice, indépendant en tant que pays-nation depuis une vingtaine d'années, se taille aujourd'hui la part du lion grâce à de jeunes écrivains. David Nicolás Ruiz Puga (1966) fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains qui s'exprimant en anglais jusqu'ici récupèrent l'espagnol, leur langue maternelle, en révélant la multiplicité et la richesse de leur pays. Les origines mayas qui invitent au réalisme magique comme l'affirmation d'une langue métisse, le créole, d'où surgit la langue « Ispamal » dans le roman, un mélange d'anglais, d'espagnol de maya du Yucatan et d'allemand offrent tous les paradoxes d'une culture qui se façonne sur des emprunts coloniaux et oeuvre à sa propre identité. Le réel merveilleux -concept magico-mythique pour expliquer le monde- est ancré dans la littérature hispano-américaine et il se construit en opposition au courant indigéniste orthodoxe dominant jusque dans les années 40. Ce nouveau courant qui correspond à un changement du traitement des indiens dans la société prend, par exemple, essor avec les oeuvres romanesques de l'écrivain guatémaltèque connu en Europe : Miguel Angel Asturias. Le réalisme magique valorise le processus par lequel les indiens accèdent à la culture qui domine tout en révélant le caractère conflictuel de ce projet. Le thème de la domination d'une culture sur une autre et l'expression de l'acculturation qui signifie la perte des particularismes et le renoncement partiel ou global de l'identité d'une culture se meut en un projet de transculturation qui ne se décrit plus par la perte d'une identité au profit d'une autre mais par l'accès d'un monde à un autre. Si historiquement l'opération n'est pas une réalité concrète elle se construit littérairement avec, par exemple, dans les années 50 les oeuvres du péruvien José María Arguedas. On peut y lire la représentation d'une nation qui se construit par l'outil linguistique en optant pour le bilinguisme, par les signes manifestes des croyances et des rituels ancestraux et de surcroît, par la capacité d'analyse des changements rythmés par les événements politiques. Néanmoins une telle trame narrative est peu émergente face à la littérature du Boom des années 60, laquelle s'attache à l'innovation de techniques narratives, à la forme et à l'esthétique. Par conséquent une fiction comme celle de David Nicolás Ruiz Puga qui assoie ses principes sur un courant néo-indigéniste est un phénomène résurgent du passé –le roman est publié en 1995- mais son évolution est remarquable. En effet, le roman dépasse indubitablement ce courant par l'acquis de la modernité dans laquelle il s'inscrit, parce qu'il se présente par des situations absurdes ou cocasses, par des quiproquos, et se définit par une dérision dans les propos qui le rapproche de la tonalité cortazienne, et du courant narratif du Boom. La coexistence de ces genres est neuve et elle est tout simplement édifiante. La représentation historique sert la fiction et nous permet d'entrevoir les difficultés à être dans le présent. Mais ces difficultés s'évanouissent par la magie de la dérision menée de main de maître par l'auteur qui nous offre toutes les chances d'espérer une cohésion au sein d'une nation forgée sur le cosmopolitisme, et composée de citoyens du monde.

"Que Dieu sauve la Reine" n'est pas un roman historique, il est bien plus que cela car il offre un témoignage au travers d'une fiction d'un village, véritable fourmilière de la nation bélicienne, et lieu comparable à d'autres au Bélice, où se jouent toutes les vicissitudes de la colonisation anglaise, dont l'annexion date de 1871 ainsi que son démembrement dès 1973 jusqu'à l'indépendance en 1981. Chaque personnage est empreint dans sa fonction et son rôle civique d'une vérité exemplaire. Chacun incarne et dévoile les limites de ses propres pouvoirs au sein d'une puissance gouvernementale ébranlée et qui grossit dans l'instabilité entre les diverses forces mises en jeu. Entre incompréhension et dissension la trame de la colonisation s'ébauche et s'éboule dans un sursaut de revendications. Mais combien de temps est-il nécessaire à ces hommes, combien de chemin parcourent-ils entre soumission à l'ordre respectable et respectueux des plus forts et connaissance de leur identité afin d'aboutir à une auto-détermination ? Ces villageois oubliés du monde s'interrogent sur leurs origines au jour de l'annexion britannique et leurs questionnements dépassent la simple succession coloniale. La quête de toute une humanité en marche évolue sous nos yeux entre querelles et amitiés sous un fond populaire que l'auteur manie avec humour. Ce roman nous surprend de part son récit et sa forme imagée, c'est un vrai bonheur de lecture qui donne à la littérature bélicienne, méconnue en Europe, une place de choix au sein de la pluralité des voix d'Amérique centrale.